

—Mais vous n'avez plus entendu parler de cette malheureuse ?
 —C'est vrai.
 —Après tant d'années écoulées, avez-vous quelque raison de craindre qu'elle ne reparaisse ?
 —Aucune, jusqu'à présent.
 —Eh bien, alors, pourquoi vous tourmenter ?
 —Des pressentiments, balbutia Lebrun.
 —Comme vous le pensiez tout à l'heure, peut-être est-elle morte.
 Le sculpteur secoua la tête.
 —Si, comme je me plais à le supposer, elle est partie pour Java, je me demande souvent, afin de calmer mes appréhensions, ce qu'elle gagnerait à en revenir. Là-bas, son passé n'est pas connu ; en France, à Paris, tout lui parlerait de sa honte.
 —Vous avez raison, monsieur Lebrun. Eh bien, dites-vous que vos terreurs sont purement imaginaires. Quant à ces tristesses de votre fils, que vous exagérez sans doute, elles disparaîtront avec le temps.
 Sa lettre nous annonce son prochain retour à Paris ; nous le fêterons, nous lui procurerons des distractions. Lucien l'introduira dans le monde ; les plaisirs, le travail surtout ne lui laisseront pas le temps de se livrer à des rêves attristants ; et puis son succès, qui ira grandissant, sera plus efficace encore. Enfin bientôt, comme nous pour Lucien, vous songerez à le marier.
 —Oh ! fit le sculpteur.
 —Mais oui, mais oui, à le marier, et nous vous y aiderons.
 —S'il n'écoute que les conseils de son père, dit sourdement Lebrun, Paul ne se mariera jamais !
 —Allons, allons, mon ami, répliqua Mme Villarceau, il ne faut pas permettre à votre raison de s'égarer ainsi ; toutes les femmes ne sont pas des coquines !
 —Non, certes !
 —Et, Dieu merci, les bonnes, les vertueuses, sont encore le plus grand nombre. Vous avez été trompé, mon ami ; mais mon pauvre mari et nous tous ici l'avons été, et avant vous, par cette malheureuse.
 —Elle aurait trompé le monde entier.
 —M. Villarceau s'est toujours reproché d'avoir été la cause involontaire de votre malheur. Que de fois ne l'ai-je pas entendu déplorer son aveuglement ! Cela et le vol des papiers ont attristé ses dernières années... il ne pouvait se consoler d'avoir été trop confiant.
 —C'est vrai, madame, M. Villarceau a surtout souffert de sa bonté. Instinctivement, le regard de la veuve se porta sur le portrait du docteur et ses yeux se mouillèrent de larmes.
 —Depuis lors, reprit-elle, je n'ai jamais revu sur ses lèvres ce doux et franc sourire que le peintre y avait mis et qui lui était habituel.
 —Oh, madame, dit Lebrun très ému, pardonnez-moi d'être venu raviver votre douleur en vous entretenant de mes misères.
 —Mon ami, le souvenir de ceux que nous avons perdus n'est pas sans douceur. Mais c'est surtout des vivants que nous devons nous occuper ; vous, M. Lebrun, comme ma fille, mon gendre et moi, nous avons un devoir à remplir ; c'est de nous consacrer, vous au bonheur de votre fils, nous à celui de Lucien. Ils ont l'avenir devant eux, laissez-les l'envisager avec confiance et ne les attristons pas en trop arrêtant notre pensée sur le passé.
 —Vous avez raison, madame ; chacun a dans ce monde sa part d'épreuves ; il faut se résigner et ne pas se plaindre des siennes. Non, on ne doit pas murmurer contre sa destinée quand on a assez de sujets de consolation.
 Il s'était levé et avait pris son chapeau.
 —N'oubliez pas, lui dit Mme Villarceau, que nous voulons voir votre fils dès qu'il sera arrivé.
 —Vous aurez sa première visite, madame.
 Il baïsa respectueusement la main de Mme Villarceau et prit congé.
 D'un pas encore alerte, il regagna les hauteurs du quartier Saint-Maur.

II.—MADAME PRUDENCE

Dans cette partie de la rue Lafayette qui s'étend de la rue de la Chaussée-d'Antin à la rue Le Pelletier, le flâneur parisien amateur de bibelots peut s'arrêter devant beaucoup de boutiques d'objets d'art et de curiosité. L'une de ces boutiques, assez spacieuse, avait pour enseigne :

A LA PENSÉE

Les nombreux objets étalés à la vitrine, ceux que l'on voyait à l'intérieur de la boutique, dispensaient d'indications plus explicites.

C'étaient des bronzes anciens et modernes, des émaux, des ivoires, des biscuits de Sèvres et de Saxe, des faïences rares, des armes provenant des pays sauvages, enfin tout un assortiment d'articles propres à provoquer la convoitise du collectionneur.

La disposition de la plupart de ces objets accusait une habile entente de la mise en scène.

Si l'on franchissait la première pièce, on se trouvait dans une seconde, plus vaste, ayant pour cour et précédant une troisième pièce, qui était l'arrière-boutique, laquelle ressemblait assez au boudoir d'une femme galante.

La seconde pièce était un autre magasin, mais rempli, celui-ci, de marchandises assez encombrantes : des étoffes neuves et d'occasion, des robes et des chapeaux de femmes, tous autres objets de toilette à l'usage de la femme ; des tapis et des tentures de toute valeur, depuis la vulgaire mo-

quette jusqu'aux merveilles sorties des ateliers de Smyrne, et même quelques meubles peu nombreux pour indiquer aux visiteurs que toutes les demandes pouvaient obtenir satisfaction.

La boutique et le magasin y attendant avaient été ouverts dix-huit mois auparavant par une femme inconnue. On ne connaissait rien de son passé, si ce n'est qu'elle se disait veuve et qu'elle tentait de refaire sa fortune compromise dans de malheureuses spéculations.

On appelait cette femme Mme Prudence.

Son commerce consistait principalement à acheter à des particuliers, surtout à des femmes dans la gêne, des objets qu'elle revendait à d'autres avec, bien entendu, un bénéfice plus ou moins grand.

Les commencements avaient été modestes et difficiles ; mais, bientôt prenant une rapide extension, son commerce avait si parfaitement réussi qu'elle excitait la jalousie des autres marchands de curiosités, ses concurrents, des autres revendeuses d'objets de toilette.

A quoi devait-elle son succès ? On ne sait jamais bien comment se fait une clientèle. Toutefois nous pouvons dire que Mme Prudence était une femme fort entendue, très adroite, très insinuante, sachant se servir de la parfaite connaissance qu'elle avait de cette catégorie de femmes qui formaient sa clientèle.

Ces femmes, aujourd'hui dans l'opulence, tombant demain du faite des grandeurs et si bas, souvent, que la misère les étirent, ont existé de tout temps à Paris. En entendant mieux, ce sont les courtisanes à tous les degrés de l'échelle, les demi-mondaines.

On les a vues au jardin Mabille, à Valentino, à la Grande Chaumière, au Vaux-Hall ; on les rencontre aujourd'hui au Jardin de Paris, au Casino de Paris, au Moulin-Rouge.

Certes, Mme Prudence était bien placée pour recevoir la visite de ces demoiselles à leur descente du quartier Bréda et du quartier de l'Europe.

Mme Prudence était une femme mûre ; on lui donnait quarante ou cinquante ans, en réalité elle en avait quarante-cinq. Mais elle pouvait paraître beaucoup plus jeune et faire illusion à ceux qui ne la regardaient pas d'assez près pour constater l'emploi des artifices à l'aide desquels une femme sait si bien dissimuler sur son visage les outrages du temps.

En l'examinant avec attention, on pouvait reconstituer tous les détails d'une beauté qui a dû être remarquable. Mais le teint était terriblement fané. Les cheveux noirs laissaient voir des fils argentés et se faisaient rares aux tempes.

Il était facile de constater que le crayon passait sur ses sourcils pour en faire ressortir le dessin à demi effacé.

Les lèvres d'un rouge vif trahissaient l'usage du carmin ; les lignes du visage avaient perdu leur netteté, et les chairs n'avaient plus cette fermeté qui est le privilège de la jeunesse. Pour elle, le printemps était passé depuis longtemps, elle était à son automne ; et cependant l'ensemble du visage avait encore tout ce charme que l'on trouve à la nature dans les derniers beaux jours de l'arrière-saison.

Ce qui avait le plus survécu dans ce qui avait été le caractère particulier de sa beauté, c'étaient deux yeux noirs, superbes encore, en dépit de l'inexorable patte d'oie qui s'y était attachée ; ils avaient conservé leur vivacité et leur expression remarquablement intelligente.

Elle s'habillait simplement, sans prétention à l'élégance, sentant bien qu'il serait maladroit à une marchande d'offusquer ses clientes par des recherches de coquetterie et l'étalage d'un luxe qui ne lui convenait point. Malgré cela, elle communiquait à la simplicité de sa mise et peut-être à son insu, un cachet de rare distinction.

Elle était un peu forte de taille, non obèse, mais très alerte dans ses mouvements.

A première vue, on reconnaissait une femme pleine de ressources, et l'on était pas surpris de sa prompte réussite dans les affaires. C'est que, en effet, on ne pouvait pas être plus habile à acheter et à vendre, à saisir les occasions qui se présentaient et à les faire naître au besoin. Personne ne savait mieux qu'elle allécher le client, le séduire par un sourire engageant, le captiver par le charme de sa parole, qu'elle appliquait au caractère, à l'âge et à la condition de chacun.

Très digne quand il le fallait, elle se mettait à l'unisson des personnes à qui ne déplaisaient pas un peu de lui laisser aller et d'abandon. Elle n'était jamais empruntée, ni gênée, quand elle avait à donner la réplique aux femmes du demi-monde qui aimaient à causer avec elle. Les opérations importantes ne l'embarrassaient pas non plus, mais elle semblait préférer les petits bénéfices qu'elle trouvait auprès des Phryniens en décadence. Elle faisait des crédits, mais elle prenait des précautions pour ne pas perdre à ce jeu, car Prudence était la prudence même. Elle cultivait des relations avec les soubrettes de ces dames, qui trouvaient chez elle le placement des toilettes défraîchies que leur abandonnaient leurs maîtresses.

La journée approchait de sa fin lorsqu'une voiture s'arrêta devant la boutique. Un jeune homme et une toute jeune femme très élégamment vêtus mirent pied à terre et entrèrent dans le magasin.

Ils examinèrent différents objets, qu'ils marchandèrent et enfin arrêtaient leur choix sur un bronze florentin attribué à Benvenuto Cellini.

—Madame, dit le jeune homme, vous voudrez bien le faire porter à cette adresse.

Il remit à la marchande une carte ornée d'une couronne de baron.

Mme Prudence les suivit du regard pendant qu'ils regagnaient leur voiture, et sa physionomie, qui avait été constamment souriante, changea brusquement, prenant une expression très sombre, très dure.

Il y eut dans son regard comme un éclair de colère concentrée ; on eût dit que d'amers souvenirs avaient surgi tout à coup dans son esprit.

—Allons, grommela-t-elle entre ses dents, le passé est passé, et puisqu'on ne peut y revenir, il ne faut plus y penser.